



un air d'accueil, 2013 – 2015.

Dossier pédagogique

Estefanía Peñafiel Loiza « casa tomada »

Exposition du 19 mai au 16 juillet 2016.

Vernissage le mercredi 18 mai à 19h.

Pré-visite : le jeudi 19 mai à partir de 17h.

NOZIAMSALVAN

1, rue de l'Ancien Château
31670 Labège
Tél : 05 62 24 86 55

Sommaire

1/ Un parcours dans l'exposition {p.3}

2/ L'artiste {p.4}

3/ Pistes de réflexion {p.5}

- Révéler l'invisible et masquer le visible
- Art et engagement

4/ Aller plus loin {p.6}

5/ Préparer votre visite {p.7}

- pré-visite
- visite

6/ Atelier {p.7}

- à la Maison Salván
- les mercredis, ateliers parents-enfants

7/ Infos pratiques {p.7}

- La Maison Salván
- Contact

1/ Parcours dans l'exposition



Simulation de l'exposition par l'artiste (*un air d'accueil*)

Pour la dernière exposition de la saison, la Maison Salvan accueille en ses murs les œuvres d'Estefanía Peñafiel Loaiza. L'exposition « **casa tomada** » est conçue par l'artiste en dialogue avec la nouvelle, du même nom, de l'écrivain argentin Julio Cortázar mais aussi avec l'espace de la Maison Salvan qui, séparé en deux dans le cadre des 10 ans, rappelle le découpage qu'il existait entre les parties anciennes et la partie moderne avant l'agrandissement de 2009.

La Maison occupée (casa tomada)

Avec cette exposition d'Estefanía Peñafiel Loaiza, le lieu est pensé comme un intermédiaire entre la nouvelle de Cortázar et les œuvres de l'artiste qui occupent l'espace. Le récit raconte l'histoire d'un narrateur et de

sa sœur vivant dans leur maison de Buenos Aires. Ceux-ci sortent peu et se consacrent le plus souvent aux besognes domestiques. Brusquement un élément inattendu vient rompre cette vie bien réglée : la maison est envahie et, après une faible résistance dans quelques pièces de la maison, tous deux sont expulsés et se retrouvent à la rue. Par l'installation de ces œuvres dans la Maison Salvan, l'artiste instaure un dialogue évident avec le conte. Au-delà du jeu de réel-fiction, de l'imaginaire invoqué et de la multiplicité des interprétations possibles à la fois dans l'œuvre littéraire et dans l'exposition, il est aussi ici question de déplacement, d'un va-et-vient entre passé et présent, entre intérieur et extérieur. Les murs de la maison pourraient alors être vus comme des frontières qui seraient à franchir, à traverser.

Le parallèle le plus évident peut se faire avec les images de la série « *un air d'accueil* » d'Estefanía qui marquent toute l'exposition puisque ces images, ici à l'échelle 1, tapissent plusieurs murs de la Maison Salvan. Cette série de photographies, réalisée et complétée lors de sa résidence au Centre photographique d'Île-de-France, ouvre son exposition « [fragments liminaires](#) » au printemps 2015. Ces images semblent avoir été prises depuis un trou (une grotte? un terrier?) : elles sont partiellement ou entièrement cerclées de noir. L'image visible du monde y est comme encadrée. La vision que l'on a d'une forêt, d'un champ ou d'une prairie, est incertaine, comme floue, agitée, traversée par des formes indécises et non identifiables. Le regardeur distrait peut y voir l'évocation d'un paysage dans lequel il est invité à rentrer ou d'un souvenir lointain de ce paysage. Mais que nous montrent réellement ces images ?

Pour les réaliser, l'artiste a, avec un appareil photo dont l'obturateur est laissé ouvert un laps de temps étendu, enregistré le passage de migrants captés par des images de vidéo-surveillance à la frontière entre le Mexique et les États-Unis ou entre la Palestine et Israël. Elle a ensuite flouté la silhouette du migrant n'en laissant qu'une trace, une ombre à peine visible, redonnant ainsi aux migrants la protection de l'anonymat. La réalité entend ici dépasser la fiction.

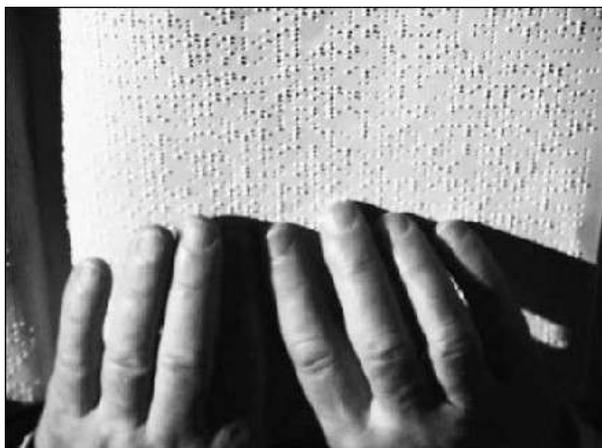
Des territoires imaginaires

Entre les espaces de ses images surgissent d'autres œuvres qui posent la question du visible et de l'imaginaire. En entrant, en levant les yeux, la vidéo « *errances* » est une invitation à la contemplation. Débutant sur l'image d'un ciel voilé, traversé de nuages, c'est peu à peu l'incandescence d'une chose par la lumière du soleil qui est finalement donnée à voir. Derrière un voile laiteux, le soleil est d'abord perçu comme un point lumineux. Lentement, les nuages disparaissent laissant apparaître un cercle noir qui



une certaine idée du paradis, 2011, installation murale., 50 cadres sous-verres, cendre sur papier, dimensions variables.

s'impose bientôt à l'image. Ce phénomène est permis par l'utilisation d'une lentille convergente (au travers d'une loupe) sur laquelle arrivent les rayons du soleil qui se rassemblent en un point. Le point est alors surchauffé et le combustible (feuille de papier ici) se consume, voire s'enflamme. Cette œuvre fait écho à l'œuvre « *une certaine idée du paradis* » présentée également à l'accueil de la Maison Salvan. L'installation murale présente une cinquantaine de cadres qui conservent les cendres de divers documents brûlés, déposées sur du papier blanc, sans autre fixation que la simple pression entre sous-verre et support. Les cendres ainsi figées, et dont les formes évoquent les îles d'un archipel, renvoient aux représentations imaginaires des territoires encore non explorés que l'on trouvait fréquemment à la fin du XVI^e siècle dans les premières cartographies du Nouveau Monde.



la visibilité est un piège, 2009, image extraite de la vidéo.

Le dialogue s'établit encore ici avec l'œuvre « *sans titre (paysage)* » que l'on trouve dans la pièce centrale de l'espace d'exposition. Une courte vidéo d'une main, celle de l'artiste tenant un stylo plume, en train d'écrire, ou plutôt d'effacer, sur une feuille de papier un court extrait du livre *Ecuador* d'Henri Michaux : « l'horizon d'abord disparaît ». Dans ce récit, dont l'artiste ne donne que quelques mots, l'auteur, souffrant à l'époque du cœur, dévoile à la fois ses voyages intérieurs et son périple sud-américain. Cette œuvre met en valeur la place qu'occupe la littérature dans le travail de l'artiste tout comme, plus loin dans les pièces anciennes de la maison, la vidéo « *la visibilité est un piège* » qui montre les mains d'un non-voyant en train de lire un texte en braille : un chapitre de

Surveiller et punir de Michel Foucault. On entend la respiration du lecteur ainsi que le son amplifié de ses doigts sur les reliefs du papier. Dans la même pièce, tel un parchemin, le texte en braille se déroule au sol.

Ces deux propositions, montrées sous des dispositifs simples appelant des gestes de la main, renvoient à deux textes majeurs de leurs auteurs respectifs : tandis que l'un évoque la mise à l'épreuve d'un corps dans un monde extérieur vécu comme un obstacle menaçant, l'autre s'efforce de délégitimer le principe même de l'emprisonnement.

L'exposition « *casa tomada* » ne présente pas de « nouvelles » œuvres mais l'artiste profite de l'espace atypique afin de leur conférer une nouvelle existence. L'ensemble signale l'intensité de chacune des œuvres mises en résonance les unes aux autres. Centrées sur l'image, les œuvres d'Estefanía Peñafiel Loaiza révèlent des choses demeurées latentes, fragiles, au bord de l'effacement (absence, oubli, secret, vérité enfouie...), de la disparition. Ce qui est révélé, à qui veut bien le voir, questionne la mémoire, le déplacement et le territoire. Ses images sont des traces d'histoires, d'Histoire et de culture.

2/ L'artiste

Estefanía Peñafiel Loaiza est née en 1978. Après des études d'arts plastiques à la Pontificia Universidad Católica del Ecuador de Quito, elle poursuit en 2002 ses études d'art en France. Originaire de Quito en Equateur, elle habite en France depuis 13 ans mais continue de naviguer entre ces deux lieux : physiquement, mentalement, oniriquement, poétiquement et artistiquement. Son travail est marqué par cette question de l'éloignement, du déplacement. Les éléments de son récit personnel initient des projets aux sujets plus universels. Malgré les moyens délibérément modestes qu'elle utilise, l'artiste parvient à déplacer, déjouer, ébahir et destabiliser le rapport que le spectateur croit entretenir avec ce qu'il voit, avec l'image. Qu'il s'agisse de photographie, de vidéo ou d'installation, chacune de ses pièces est le fragment d'une grande œuvre en train de se faire. [En savoir plus sur l'artiste.](#)



compte à rebours, 2005 – 2013. Archive vidéo (76h environ). Photographie : Cici Olssoncopia. Le projet a consisté à lire à l'envers l'ensemble des 18 constitutions politiques adoptées depuis la fondation de la République équatorienne en 1830.

3/ Des pistes de réflexions

Révéler l'invisible et masquer le visible

« Faire l'expérience de l'image au-delà du visible. Interroger le regard, multiplier les perspectives, déstabiliser le point de vue. Opposer une image à l'image de. Convoquer l'histoire, évoquer une mémoire. Instruire le manque dans l'image, chercher l'image qui manque. Invoquer le latent, le non vu, l'absent, l'invisible. Faire appel à l'image, appeler par le biais de l'image. Suivre des traces, laisser des empreintes. Tisser des liens, explorer des relations. Véhiculer une transmission. Agencer le maintenant d'une voix lointaine. Entre-tenir ses images. Donner la parole à l'image. Explorer le contexte, s'y inscrire le laisser travailler. Répéter, re-signifier. Refaire les gestes, convier les mots, chercher le regard d'autrui. Regarder ailleurs. Regarder autrement. Regarder encore. » Estefanía Peñafiel Loaiza



d'un regard l'autre (hasta mañana Rebeca, espero que tú no vas a olvidar), 2007.

Les œuvres de l'artiste se situent pour la plupart à la frontière du visible et interrogent de ce fait notre capacité à voir. Son travail consiste à porter une attention particulière à la limite entre le perceptible et l'imperceptible qui existe au regard d'une image. Dans sa pratique, elle utilise souvent la photographie ou la vidéo. Ces deux médiums, au potentiel de projections imaginaires, ont la capacité d'induire une forme de montage dans l'esprit du spectateur. Ce qui intéresse finalement l'artiste ce n'est non pas ce qui est visible d'une image mais ce qui se trame derrière elle ; ce que l'on appelle le hors-champ. Elle utilise les images (extraits de vidéo, de film, de la presse...) comme des signes, des traces d'histoire. Par des gestes discrets ou anodins, répétitifs parfois, elle dévoile les secrets des images pour mieux en révéler leur contenu.

Ces œuvres convoquent l'effacement, la disparition qu'elle provoque en utilisant des matériaux ou des traces précaires, fragiles, (la gomme, l'empreinte, l'encre, la cendre pour « une certaine idée du paradis »...) qui semblent aller à l'encontre de l'idée de conservation dans le temps. Ses œuvres, qui semblent prêtes à disparaître, révèlent le secret derrière l'image, et le spectateur n'a pas d'autre choix que de regarder, « regarder autrement, regarder encore » s'il veut en saisir tous les moindres détails. Son travail questionne finalement tout autant le statut de l'image que celui de spectateur.



Kenya, a venue of choice for piracy cases (sans titre) figurant, 2009 – 2016.

Art et engagement



un air d'accueil, 2013 – 2016. Série photographique.

Dans certains pays, et pour certains artistes, l'art et la politique sont intrinsèquement mêlés, et toute manifestation artistique ne peut se départir d'une implication politique. Dans ces pays, notamment au Proche-Orient, en Amérique du Sud, ou en Chine, les artistes font de l'art un lien avec l'extérieur, un moyen de résistance, une stratégie de transmission de messages politiques à envoyer au reste du monde. Pour ce faire, ils ont à choisir entre le témoignage du réel, usant du mode documentaire de l'art, ou le mode allégorique, plus complexe à appréhender pour le spectateur, mais dont l'impact est démultiplié. Par son œuvre poétique, dans laquelle il est souvent question de pages trouées, d'écritures braille, de transferts, d'empreintes, d'accumulation ou d'effacement, l'artiste équatorienne Estefanía Peñafiel Loaiza utilise ce mode

d'expression et invite le spectateur à chercher ce qui se cache derrière les images. Elle interprète leurs valeurs avec une grande retenue pour révéler le réel et le rendre à l'Histoire. Fortement ancré dans l'Histoire et la mémoire, on trouve dans son travail les reflets, souvent les plus sombres, de notre monde : du génocide arménien à celui des juifs, des Conquistadors, à la Guerre d'Algérie, en passant par la Commune, de notre société globalisée d'apartheid social, et du tout répressif aux révoltés en tout genre, des anonymes du Nord aux clandestins du Sud (...). Pour l'exposition à la Maison Salván c'est bien la question des migrants qui est sollicitée tant par l'aménagement de l'exposition que par le propos qui peut se cacher derrière ses œuvres. Pour l'artiste créer est avant tout un engagement, un acte politique. Elle estime cependant que l'art doit transformer les événements en prenant de la distance. L'éthique, et non la morale, sous-tend constamment son travail. Ses œuvres ont la capacité de convoquer le spectateur, de le « remuer » en déplaçant les points de vue, en déjouant les représentations convenues, en faisant basculer les esprits et les regards, en déstabilisant le rapport que le spectateur croit entretenir avec l'image.



de la rigueur de la science, 2011 : atlas XXème siècle découpé, env. 37 x 25 cm

4/ Aller plus loin



Oscar Muñoz, *Aliento [Souffle]*, 1995. Sérigraphie et graisse sur miroirs métalliques, 7 miroirs.

L'artiste colombien utilise des miroirs métalliques ronds et y représente des portraits de victimes politiques que le souffle du visiteur fait apparaître, à la place de son propre reflet.



Kader Attia, *Ghost*, 2007.

À mi-chemin entre l'art politique et la réalité quotidienne, son œuvre se fonde sur un leitmotiv dénonciateur. Il reproduit des moulages de femmes musulmanes en position de prière. Tous les corps sont identiques par le matériau commun qui les façonne, l'aluminium. Il soulève la question de l'identité culturelle en liant force et vulnérabilité.



Marcel Duchamp, *À bruit secret*, 1916.

« C'est un ready made aidé : une pelote de ficelle entre deux plaques de cuivre réunies par quatre longs boulons. À l'intérieur de la pelote de ficelle, Walter Arensberg ajouta secrètement un petit objet qui produit un bruit quand on le secoue. Et à ce jour je ne sais pas ce dont il s'agit, pas plus que personne d'ailleurs. [...] Sur les plaques de cuivre, j'inscrivis trois courtes phrases dans lesquelles des lettres manquaient çà et là comme une enseigne au néon lorsqu'une lettre n'est pas allumée et rend le mot inintelligible. » Marcel Duchamp.



Christian Boltanski, *Les regards*, 1993. 13 tirages argentiques noirs sur calque synthétique photosensible. 80 x 122 cm. Coll. MAC VAL.

Cette installation murale montre des images, des bribes de visages, des fragments d'individus. L'artiste met en scène une situation, un face-à-face presque insoutenable tant la relation à chacun des hommes est chargée d'histoire. Il s'agit ici de fractions de visages d'hommes déportés dans les camps de la mort, captures d'images d'une émission de télévision. Le choix de n'en conserver que les yeux renforce notre rapport singulier à l'œuvre.



Avec ses *Voyageurs* de 2013, le sculpteur marseillais **Bruno Catalano** montre l'invisible dans le visible. Ses personnages, en quête d'un ailleurs, se fondent dans les paysages quitte à disparaître. Ces sculptures montrent le vide que représente l'abandon d'un territoire pour un ailleurs inconnu.



Marco Godinho, *Forever Immigrant*, 2015. Frac Lorraine.

Pour cette oeuvre, l'artiste luxembourgeois d'origine portugaise a contacté des associations locales, et tamponné sa nébuleuse avec deux migrants, un Burkinabé et un Kosovar. Sur le mur d'entrée, un même tampon est reproduit des centaines de fois : « *Forever immigrant* », inscrit en rond, comme une nuée d'hirondelles s'envolant vers l'étage.

À l'image du passeport criblé de tampons d'immigration, l'intervention évoque le voyage mais aussi l'incertitude qui accompagne chaque nouvelle rencontre avec un monde « étranger ».

L'artiste joue sur le visible et l'invisible, il souhaite montrer et mettre en évidence au regard du public ce qui reste de l'ordre de l'évocation ou entièrement dissimulé.

5/ Préparer votre visite

Pré-visite :

Cette visite, envisagée comme un temps de préparation avant d'amener le groupe, est destinée aux accompagnateurs (enseignants, animateurs, éducateurs...).

Le jeudi 19 mai à partir de 17h.

Possibilité de prévoir un rendez-vous individuel sur un autre moment.

Visite :

Chaque visite est adaptée au niveau, à l'âge, à la particularité des publics et des expositions.

Elle peut être couplée à un atelier de pratique artistique selon la place, le nombre (...).

Pour plus de précisions, voir la description des ateliers ci-dessous.

Du 19 mai au 16 juillet 2016, sur rendez-vous.

Durée de la visite estimée entre 1h30 et 2h.

6/ Ateliers

> À la Maison Salvan

Effacer, c'est créer !

Permettant d'appréhender un des processus de travail de l'artiste, un atelier adapté en fonction de l'âge, du nombre et de l'organisation, peut être proposé à l'issue de la visite. Cet atelier permet aux enfants de questionner le statut de l'image en se la réappropriant. À l'instar de l'artiste, toute modification de l'image devra être de l'ordre de l'enlèvement (en effaçant, gommant, grattant, essuyant, froissant...) et non de l'ajout, procurant ainsi à l'image une dimension supplémentaire de l'ordre de la fiction ou du secret. Une sélection d'une partie de cette image sera fixée sur un support au format imitant la photographie polaroid. Un titre imaginaire sera donné à cette nouvelle image. Les productions pourront être récupérées. (Il est possible qu'il soit demandé aux partenaires de venir avec des coupures de presse.)

> Les Mercredis, ateliers parents-enfants :

À l'heure du goûter, les enfants de 6 à 12 ans sont invités à devenir les explorateurs de la Maison Salvan. À l'aide du Petit Art-penteur, un document papier ludique mis à leur disposition, ils découvrent l'exposition et accompagnent leur famille. Petits et grands se retrouvent ensuite autour d'un atelier de pratique artistique puis d'un goûter qui prolongent la visite de façon sensible et conviviale. **Tous les mercredis de l'exposition, de 16h à 17h.**

7/ Infos pratiques

La Maison Salvan, structure municipale de la ville de Labège, espace privilégié de résidence, soutient la création à travers l'accueil au long cours d'artistes, l'aide à la production d'œuvres et la réalisation d'éditions. Ancrée au cœur d'un vieux village, à l'orée de Toulouse, elle cherche à être ouverte à tous et en particulier au jeune public auquel elle propose des initiatives pédagogiques adaptées. La Maison Salvan est soutenue par la Région Midi-Pyrénées. Elle est membre du réseau PinkPong (réseau art contemporain de l'agglomération toulousaine) et du réseau du LMAC (Laboratoire des Médiations en art Contemporain en Midi-Pyrénées).

Pour tout renseignement ou réservation de visite : evidotto@ville-labege.fr

05 62 24 86 55 / 06 79 92 12 89

